Albane

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre : Albane / Marie-Bernadette Dupuy
Nom : Dupuy, Marie-Bernadette, 1952- , auteure
Dupuy, Marie-Bernadette, 1952- | Cœurs dans la tourmente
Description : Sommaire incomplet : tome 4. Des cœurs dans la tourmente
Identifiants : Canadiana 20240011031 | ISBN 9782898045349 (vol. 4)
Classification : LCC PQ2664.U693 A73 2024 | CDD 843/.914–dc23

Albane – Des cœurs dans la tourmente
© Calmann-Lévy, 2025

© Les éditions JCL, 2025 (pour la présente édition)

Images de la couverture :
Nicolas Renault / iStock
Ateliers Prêt-Presse / Illustration partiellement
créée à l'aide de l'imagerie générative

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada | Canada

Édition
LES ÉDITIONS JCL
editionsjcl.com

Distribution nationale
MESSAGERIES ADP
messageries-adp.com

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2025
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

MARIE-BERNADETTE
DUPUY

Albane

Des cœurs dans la tourmente

****

LES ÉDITIONS JCL

Je dédie cet ouvrage à mes enfants et petits-enfants chéris,
Isabelle, Yann, Louis-Gaspard et Augustin Dupuy,
qui m'entourent de tout leur AMOUR et me soutiennent fidèlement,
ainsi qu'à ma très chère et dévouée Guillemette,
elle qui veille sur moi chaque jour,
et aussi notre ami Fabien, un amoureux des livres.
Tous deux, chacun à leur façon, sont un peu mes anges gardiens
au quotidien et je leur en suis infiniment reconnaissante.
J'espère que ce quatrième et dernier tome leur plaira,
il y avait tant à dire.

Note de l'auteure

Chères amies lectrices, chers amis lecteurs,

Je pensais que Le sang des Justes *mettrait fin à ma saga* Albane. *Le destin en a décidé autrement, et je suis ravie de vous présenter le quatrième volet de cette série.*

Comment expliquer ce petit coup de théâtre… Tout d'abord, je n'avais pas envie d'abandonner mes personnages en pleine guerre, quand bien même un épilogue aurait pu vous renseigner sur leur avenir.

Il me fallait poursuivre l'aventure entre les murs du vieux château si cher à Albane, faire vivre encore Maria, Amédée de Séguilières, Lidy, Raphaël et leurs amis.

De plus, j'avais à cœur d'évoquer les tragiques événements qui s'étaient déroulés à Brantôme et en Dordogne au printemps 1944, mais aussi la Libération tant espérée et ses conséquences.

Je vous invite donc à rejoindre de nouveau Albane et les siens, au cœur de la tourmente, et je vous souhaite une bonne lecture.

Je redirai également, comme dans chacun de mes romans, que toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait fortuite et indépendante de ma volonté, et que les événements sont fictifs, hormis ceux signalés comme authentiques par une note en bas de page.

Marie-Bernadette Dupuy

1
L'heure des doutes

Dordogne, forêt de Vieillecour,
lundi 7 juin 1943

C'était un jeune homme de dix-sept ans. Les poignets liés derrière le dos, il se tenait tête basse, le dos un peu voûté. Son visage portait de vilaines traces de coup et du sang séché maculait son menton.

— J'suis innocent, répéta-t-il pour la troisième fois sans oser regarder les huit maquisards qui l'entouraient. Je vous dis que j'ai rien fait… Pourquoi, vous ne me croyez pas… ?

Debout en demi-cercle, ils se posaient en juges ce jour-là, sur la foi d'un unique témoignage. Seul un d'entre eux ne braquait pas son fusil sur lui.

— Si vous exécutez ce gosse sans preuve solide, vous ne valez pas mieux que nos ennemis, déclara-t-il soudain en jetant son arme sur le sol.

Sur ces mots, Raphaël Wendling se tourna vers le docteur Géraud, dont l'attitude l'inquiétait.

— Faites quelque chose, Joseph, ajouta-t-il à mi-voix.

— Je ne suis pas venu pour régler ce genre d'affaires, répondit le médecin.

— Alors disons que vous tombez mal, docteur, fit remarquer Borys Cervinsky. De toute façon, Wendling, il n'y a pas à débattre. Ce gars a dénoncé un résistant, et son père est un collabo notoire. Nous avons voté la peine de mort.

— Donc je n'ai pas mon mot à dire, protesta Raphaël. Pourquoi ? Avec Vincent, nous étions chargés de rester au camp pour construire des abris et vous revenez à l'aube avec un gamin bien amoché qui crève de peur. Pour ma part, je n'ai pas voté. Tiens compte de ça, Borys, je suis contre l'exécution de ce garçon.

Raphaël adressa un coup d'œil significatif à Joseph Géraud qui reçut le message.

— Avez-vous le droit de procéder à une mise à mort sans l'accord de votre chef[1] ? interrogea celui-ci. Je dois le rencontrer aujourd'hui, ici même, en tant que coordinateur des MUR[2]. Comme vous le savez sûrement, du moins je l'espère, Raymond Berggren a été arrêté le 28 mai dernier.

— On est au courant ! Est-ce que vous lui succédez ? hasarda Borys.

— Oui, provisoirement. La décision finale viendra de haut. Quant à votre suspect, je vous conseille d'attendre Faure qui tranchera sur son sort.

Un silence suivit la déclaration du médecin. Raphaël considéra le condamné avec compassion. Il percevait sa terreur viscérale de vivre son heure dernière, livré à des inconnus par la dénonciation d'un résistant notoire.

— D'accord, docteur, on patiente, décréta Borys.

Le jeune Polonais se donnait des allures de chef sans en avoir pourtant les prérogatives. Il se dirigea vers leur prisonnier et lui releva le menton d'un geste brutal.

— Tu es en sursis, mais pas pour longtemps, lui assena-t-il avant de le gifler à la volée. Bientôt ce sera le tour de ton paternel.

— Fiche-lui la paix, Borys ! s'irrita Raphaël. Et vous, Joseph, écoutez-moi. Ce gosse n'a que dix-sept ans. Certes,

---

1. En juin 1943, c'est Roger Faure qui était à la tête du maquis de la forêt de Vieillecour.

2. MUR : Mouvements unis de Résistance, dont était responsable Raymond Berggren en Dordogne.

on l'aurait vu en train de parler à des soldats allemands qui patrouillaient dans les rues de Saint-Pierre-de-Frugie. Mais les dénonciations sont de plus en plus fréquentes, comment être sûr et certain que c'est lui le vrai coupable !

Avec un soupir, Géraud s'approcha du garçon qui le fixait d'un air affolé.

— Quel est ton nom ? lui demanda-t-il.

— Jean-Luc Rigaud, monsieur.

— Pourquoi as-tu discuté avec ces Allemands ?

— Ils étaient en camion… Ils se sont arrêtés à ma hauteur et ils m'ont posé des questions. Il y en avait un qui savait bien le français. Mais j'ai déjà tout raconté, balbutia le jeune homme en évitant le regard bleu pâle du médecin.

— Je m'en moque, c'est moi qui t'interroge cette fois ! s'écria Géraud. Que voulaient-ils savoir ?

— Ils cherchaient une ferme, pour se fournir en lait et en œufs. Je leur ai dit qu'ils ne trouveraient rien autour du village. Après ça, ils sont partis. J'vous jure, c'est la vérité, monsieur. Et puis je n'savais même pas qu'il y avait des résistants par chez nous…

Perplexe, le docteur recula en se tournant vers les maquisards.

— Je l'admets, ce n'est guère convaincant, marmonna-t-il. Je préfère ne pas me prononcer.

Un atroce hurlement de douleur ponctua ces propos qui trahissaient de sérieux doutes. Raphaël découvrit Jean-Luc Rigaud couché sur le côté, la poitrine ensanglantée, les yeux exorbités. Des spasmes d'agonie le secouaient, tandis que Borys nettoyait la lame effilée de son couteau de chasse.

— Je ne gâcherai pas nos munitions pour un petit salaud de son espèce, ironisa-t-il. Le dilemme est résolu. Reste à l'enterrer à bonne distance du camp.

Livide, Raphaël fixait le corps du garçon. La mort avait fait son œuvre. À cet instant, un oiseau chanta sa

mélodie, perché sur la branche d'un chêne. Le contraste saisissant entre ses trilles joyeux, la forêt au feuillage verdoyant et le jeune homme exécuté, lui parut intolérable.

— Mon Dieu, où êtes-vous ? chuchota-t-il.

Tout à coup, l'image d'Albane traversa son esprit. Il la revit assise dans son lit, adossée à ses oreillers, telle qu'elle le recevait certaines nuits, sous le toit du vieux château des Séguilières. L'asile de sa chambre abritait un monde de douceur et de tendresse, où ils échangeaient des baisers, loin de la guerre et de ses violences.

— Comment as-tu osé, Borys ? dit-il d'une voix dure.

— Tu n'avais pas de quoi lui payer un avocat, il fallait en finir, rétorqua le Polonais.

— Je désapprouve également, s'emporta Géraud, devenu blême de colère. L'obéissance est une nécessité au sein de la résistance et du maquis, Cervinsky. Tu en référeras à Faure, en souhaitant qu'il ne lui soit rien arrivé, car son absence me tracasse. Il devrait déjà être là.

Borys n'eut pas l'occasion de répondre. Raphaël s'était jeté sur lui et le frappait d'un poing rageur. La riposte ne se fit pas attendre. Les traits crispés, haletants, ils luttèrent à quelques mètres des autres, en piétinant les fougères et se heurtant aux arbres.

— Stop, ça suffit ! vociféra Géraud, excédé. À quoi rime votre combat de coqs ? Cervinsky, tu es en tort, alors écarte-toi.

La lèvre inférieure et l'arcade sourcilière tuméfiées, Raphaël obtempéra aussitôt. Il marcha jusqu'à une hutte sommaire, où il s'engouffra pour récupérer sa veste et une sacoche. Ensuite il ramassa son fusil et le tendit à Vincent, un des maquisards avec qui il avait sympathisé.

— Je n'en aurai plus besoin, expliqua-t-il. À dater de ce moment précis, je n'appartiens plus à votre groupe. Je n'abandonne pas mes idéaux ni la résistance, mais j'agirai selon mes principes et ma soif de justice. Docteur, pourriez-vous m'emmener quelque part ?

— Où donc, Raphaël ?

— Près de Brantôme, je m'arrangerai pour rejoindre l'endroit qui m'intéresse par mes propres moyens…

— Une petite minute, Wendling, s'interposa Borys. Tu connais l'emplacement de notre camp, ne t'avise pas d'être trop bavard.

— Ne sois pas ridicule, Cervinsky, je me porte garant de Raphaël, répondit Joseph Géraud. Et donnez vite une tombe décente à ce gamin. S'il était innocent, vous aurez tous sa mort sur la conscience. Au revoir. Dites à Faure que je reviendrai après-demain matin à la même heure.

Château de Séguilières, une heure plus tard

Albane était confortablement installée sur la méridienne tapissée de chintz, près d'une fenêtre du grand salon. Un sourire rêveur sur les lèvres, elle respirait avec délice l'air frais du matin, embaumé par la floraison exubérante des rosiers.

— La guerre n'empêche pas la nature de mener son cycle de vie, dit-elle d'une voix douce.

— Ni les oiseaux de chanter, ajouta Lidy, assise dans un fauteuil. N'est-ce pas, Mireille ?

— Tout à fait ! Nous avons droit au concert habituel, admit celle-ci en hochant la tête. Albane, vous ne voulez vraiment pas apprendre à tricoter ? Cela vous aiderait à passer le temps, tout en confectionnant une partie de la layette du bébé.

— C'est gentil, mais je préfère me consacrer à la lecture. Joseph m'a prêté des romans parus assez récemment et j'ai l'intention de les lire tous durant l'été. Hier, j'ai commencé *L'Étranger*, d'Albert Camus. Je l'aurai sûrement terminé avant le dîner.

— Que ferions-nous sans ce cher docteur ? commenta Mireille en comptant ses mailles. Il parvient toujours à

nous ravitailler, soit en farine, soit en viande, alors que le rationnement est de plus en plus sévère.

Occupée à coudre une minuscule brassière en calicot, Lidy leva le nez de son ouvrage. Sa longue chevelure d'un blond très clair relevée en chignon, elle contempla Albane de ses yeux verts.

— Joseph tient aussi à nourrir correctement notre future maman, avança-t-elle d'un ton malicieux. J'ai su par Maria qu'il avait acheté très cher la vache qui nous donne du si bon lait.

— Oh non ! Et bien sûr, personne n'a jugé bon de me le dire ! On m'a raconté que nous devions cette bête à une transaction de Mathurin, se désola Albane.

— C'était en partie la vérité, mais qui dit transaction dit argent, avoua Lidy en riant. Espérons surtout que les Allemands ne viennent pas la réquisitionner. Maria en serait malade. Depuis le départ du major Schmidt, tout peut arriver… Son successeur, le colonel Römer, n'est pas aussi conciliant. Les patrouilles arpentent la ville du matin au soir et surtout la nuit.

— Joseph m'en a parlé. Même s'il peut compter sur le soutien de Defarge, le nouveau brigadier, je l'ai supplié d'être très prudent, , déclara Albane.

Sa bonne humeur battait de l'aile, prête à s'envoler et à la laisser accablée. Si son corps se portait bien, elle demeurait marquée par l'épreuve qu'elle avait subie, livrée à la folie haineuse de Maubert Guérin. Pour ne pas inquiéter ceux qui l'entouraient de leur bienveillance, elle cachait les blessures à vif de son âme.

— Changeons de sujet, Lidy, suggéra-t-elle. Il fait beau et la journée sera chaude. Quand nous sommes ainsi, toutes les trois, je rêve que la paix est revenue, que je suis mariée avec Raphaël et que notre enfant dort tranquillement dans son berceau.

Sa voix avait tremblé sur ces derniers mots. Attendrie, Lidy se leva pour l'embrasser.

— Mon frère te manque, je sais. Je voudrais le revoir moi aussi. Albane, sois forte ! Tu te souviens des conseils de Joseph ? Tu dois rester sereine pour ne pas affecter ton bébé. Il faut profiter de chaque moment sans songer au pire.

— Je vous le recommande aussi, ma chère petite, insista Mireille. Vous devez garder le moral. Songez que vous êtes en vie, avec nous. J'ai eu si peur de vous perdre, vous que j'aime comme une fille.

— Merci, c'est gentil de me le dire. Vous avez raison, je dois savourer cette matinée.

— Mais oui, renchérit Lidy. Ton père et Pierre sont partis promener Orage, ils reviendront vite et ton chien pourra reprendre sa place à tes pieds. Odile a conduit Félicia et Lucas à l'école, David et M. Goetz travaillent au potager. Il n'y a pas une ombre au tableau.

Albane approuva d'un sourire qui se voulait enthousiaste. Elle reprit sa lecture, mais fut interrompue par l'irruption de Maria, les joues rouges, son tablier parsemé de farine.

— Mademoiselle, vous avez de la visite, quelqu'un qui veut vous causer en privé, annonça la domestique. Doux Jésus, le bond que j'ai fait quand on a toqué à la porte-fenêtre des cuisines ! Pardi, les gens convenables se présentent sur le perron, ils ne passent pas par l'arrière-cour.

— Qui est-ce ? s'étonna Albane.

— Une vieille connaissance à vous, je crois ! J'ai déjà vu cet énergumène, mais il ne m'a pas dit son nom.

— Ne te dérange pas, Albane, j'y vais, décida Lidy.

— Non, je suis tout à fait capable de marcher, se défendit la jeune femme. S'il te plaît, reste là avec Mireille.

Maria fit demi-tour et sortit du salon d'un pas énergique. De plus en plus intriguée, Albane la suivit sans hâte, après avoir vérifié l'ordonnance de ses cheveux bruns dans un des miroirs du salon. Ils avaient poussé depuis le début de la guerre et effleuraient maintenant le bas de son dos.

La stupéfaction la figea sur place lorsqu'elle reconnut le visiteur. Il se tenait devant la cheminée et la toisait derrière ses lunettes rondes, les bras croisés sur sa poitrine.

— Gérard Jacquet, dit-elle à mi-voix. Je ne m'attendais pas à te revoir un jour.

— Je suis navré de ne pas avoir prévenu de ma visite, Albane, mais une pénible affaire m'amène.

Elle étudia mieux sa physionomie, en l'évoquant au tout début de la guerre. Il portait toujours une moustache d'un châtain terne et affichait le même embonpoint. À l'époque, il était le fiancé de Denise, la sœur de Louis Molinier.

— Tu n'as pas changé, Gérard, constata-t-elle. J'espère que je ne t'ai pas vexé en te tutoyant, c'est une règle que tu avais établie d'office, la première fois que je t'ai rencontré.

— Je suis content que tu t'en souviennes, nous serons plus à l'aise pour discuter. Toi, tu es encore plus jolie qu'avant. Tu avais les cheveux plus courts et tu as maigri, sans doute à cause des privations.

Troublée par ces singulières retrouvailles, la jeune femme s'assit à la grande table. Maria, qui l'observait, s'empressa de lui servir de l'eau fraîche.

— Monsieur est-il assoiffé ? s'enquit-elle d'un ton farouche.

— Un verre de vin m'aiderait à gérer la situation, répliqua Gérard Jacquet.

La remarque acheva de perturber Albane, mais elle eut le don d'amuser la domestique.

— Du vin de si bonne heure ! s'esclaffa-t-elle. Je suis désolée, mais on n'en a plus une goutte, monsieur. Au mieux, j'ai du lait frais.

— Non merci, je déteste ça. Tant pis. Mon Dieu, par où commencer ?

— Assieds-toi, Gérard. Et si tu me donnais déjà des nouvelles de Denise ? Comment va-t-elle ?

— Très bien. Nous nous sommes mariés il y a deux ans. Nous avons quitté Périgueux pour nous installer à Bergerac. Nous travaillons tous les deux à l'hôpital. Par les temps qui courent, on manque de personnel soignant ! C'est une ville agréable, Bergerac. Nous nous y plaisons beaucoup.

— Je suis très contente pour vous. Maintenant, si tu me disais ce qui t'amène, demanda Albane, qui commençait à s'impatienter. Tu as l'air vraiment mal à l'aise, comme si tu n'osais pas me révéler la raison de ta visite.

— Ma belle-mère est décédée, lâcha-t-il. Une crise cardiaque, en pleine rue… Un passant a couru chercher un médecin, mais c'était trop tard. Louisette était à l'école, Dieu soit loué, elle n'a rien vu. Son institutrice l'héberge depuis le drame. Les obsèques ont eu lieu samedi.

Désorientée par cette nouvelle, Albane fut plongée dans des épisodes d'un passé assez proche, qu'elle avait tenté d'effacer de sa mémoire. Elle revit Adèle Molinier, furibonde, lui reprocher de ne pas avoir suffisamment aimé son fils Louis et de ne pas lui avoir pardonné son infidélité.

— C'est étrange, Mme Molinier me semblait une force de la nature, murmura-t-elle. Gérard, tu présenteras mes sincères condoléances à Denise. Je sais combien on souffre quand on perd un de ses parents.

— Le problème n'est pas là, Albane. Il s'agit de Louisette. Mon épouse et moi nous ne pouvons pas la prendre chez nous ni veiller sur elle.

— Pourquoi ? C'est votre nièce, vous êtes son unique famille. La pauvre enfant a dû rester très marquée par la mort de sa mère, et le décès brutal de sa grand-mère a dû lui faire beaucoup de chagrin. Elle a déjà trop souffert pour sa jeune existence. Vous devez prendre soin d'elle.

— C'est impossible, notre logement n'a que trois pièces et nos salaires sont trop modestes.

— Dans ce cas, quittez Bergerac ! Je suppose que ta femme hérite de la maison de Périgueux, rue Taillefer, et c'est un bel immeuble de deux étages où vous seriez à l'aise. Sois honnête, Gérard, vous ne pouvez pas ou vous ne voulez pas ?

— Denise est enceinte, voilà le souci, et elle s'entend très mal avec Louisette, au point d'envisager de la confier à l'Assistance publique. Comment pourrait-elle s'occuper du bébé à venir et d'une gamine de dix ans ?

— En apprenant à l'aimer, en sollicitant son aide.

— Il n'en est pas question, d'où ma venue. Albane, accepterais-tu d'accueillir la fille de ton défunt mari, mort en héros sur le front ? Une innocente orpheline qui n'avait pas demandé à naître. Nous te verserons une pension, évidemment. Ma belle-mère avait des économies.

Sidérée, Albane scruta les traits épais de Gérard Jacquet sans réussir à admettre ce qu'elle venait d'entendre. De son côté, Maria paraissait prête à suffoquer d'indignation.

— Eh bien, vous avez du culot de demander une chose pareille à mademoiselle ! bougonna-t-elle.

— Depuis quand une domestique se mêle des conversations ? rétorqua Jacquet.

— Ne dis pas un mot de plus et sors d'ici, Gérard. La honte devrait vous étouffer, Denise et toi. Ta chère épouse n'a aucun scrupule à se débarrasser de sa propre nièce et tu ne vaux guère mieux. Je n'ai pas eu de nouvelles de vous tous depuis trois ans, mais c'est à moi que vous pensez pour vous débarrasser de cette enfant. Va-t'en et ne remets plus les pieds au château.

— Mais… et Louisette ? Tu la condamnes à finir pupille de la Nation !

— Dehors ! s'écria Albane. Tu as compris, dehors !

La mine ulcérée, Gérard Jacquet remit son chapeau et sortit en marmonnant des récriminations.

— Bon débarras, soupira Maria. Doux Jésus, mademoiselle, vous êtes blanche à faire peur.

— Ce n'est pas surprenant, Maria, je ne me sens pas bien du tout et j'ai la tête qui tourne. Seigneur, comment ont-ils osé me faire une telle proposition ! Ces gens sont abominables…

Sur un chemin forestier près de Brantôme,
même jour, même heure

Le docteur Géraud s'était garé sur un chemin bordé par des bois de châtaigniers, et assez loin de la route pour éviter d'être repéré par une patrouille. Il jeta un coup d'œil à Raphaël, qui, la mine sombre, fumait une cigarette.

— Tu voulais me parler, alors j'écoute, lui dit-il. Je n'ai pas toute la matinée devant moi.

— Je ne sais plus où j'en suis, Joseph, ni ce que je dois faire à présent.

— Ce n'était pas judicieux de quitter le maquis sous l'effet de la colère. Je serai obligé de plaider ta cause quand je verrai Faure pour qu'il consente à te reprendre.

— Ne vous donnez pas cette peine, je n'ai pas l'intention d'y retourner. Bon sang, Joseph, ce jeune gars a été tué devant nous, alors qu'il était peut-être innocent.

— Tu viens de prononcer le mot-clef, ce « peut-être » qui fait toute la différence. Je désapprouve moi aussi le geste de Borys, mais si ce garçon a vraiment dénoncé un résistant, il méritait la mort. Le risque était trop grand de le relâcher, de toute façon.

— La mort, toujours la mort ! se révolta Raphaël. Cette maudite guerre nous change tous, nous avilit ! Vous qui êtes médecin, dont le devoir est de sauver la vie des gens, vous estimez nécessaire une exécution. Et Borys ? Il est devenu un assassin, pourtant Albane le décrivait comme un sympathique intello de gauche, avide de s'instruire.

— Comment ne pas changer ? Nous menons une lutte difficile, contre des barbares capables de massacrer des femmes, des enfants. Il faut les vaincre et libérer la France ! décréta Géraud d'un ton exalté. La résistance remporte des points, les réseaux se multiplient. L'Armée secrète[1] dispose d'un sérieux stock d'armes et elle soutient nos actions.

— Ne vous trompez pas, Joseph, je veux continuer à me battre, mais sans trahir mes valeurs morales. Et puis je pense sans cesse à Albane. Je voudrais passer du temps avec elle, pouvoir la choyer. Chaque fois que je la revois dans cette robe rouge, terrifiée entre les mains de Guérin, je m'en veux de ne pas avoir su la protéger.

— C'est cela qui te ronge ? Remets tes idées en place, nous l'avons sauvée du pire. Maintenant Albane est en sécurité et, si elle respecte mes conseils, votre enfant a toutes ses chances de naître en décembre.

Le cœur serré, Géraud crispa ses doigts sur le volant de la voiture, sans regarder Raphaël.

— Quel triste paradoxe ! Je suis marié à Camille, enceinte de je ne sais qui et dont je suis sans nouvelles. Toi tu n'es pas en mesure d'épouser la femme que tu aimes passionnément et qui t'aime.

Raphaël alluma une autre cigarette, avec un rictus amer. La vitre de sa portière était baissée et l'odeur fraîche des sous-bois environnants lui parvenait.

— Aidez-moi, Joseph, vous êtes le seul capable de le faire, murmura-t-il. Je me dévouerai pour notre cause commune, la résistance, mais avant tout, Albane et moi, nous devons nous marier. Je ne trouve aucune solution, car je suis censé être en Allemagne, volontaire pour le STO.

Touché par le ton fervent, presque suppliant, de Raphaël, Géraud se tourna vers lui.

---

1. L'Armée secrète, mouvement fondé en automne 1942.

— Dans ce cas, réfléchissons ensemble. Tu as disparu de la région à la mi-avril. Le maire est tenu de consigner les noms de ceux qui sont partis. Tel que je connais Lafaye, il n'a pas dû t'inscrire, ayant compris ton implication dans notre combat. C'est un homme d'honneur qui se bat lui aussi, mais à sa manière. Raphaël, tu dois réapparaître en ville de façon officielle, nanti d'une solide histoire justifiant ton absence.

— Ce serait mieux, en effet.

— Si Chabot dirigeait toujours la gendarmerie, ton retour au grand jour le lancerait à tes trousses et il t'arrêterait sûrement. Dieu merci, nous pouvons maintenant compter sur l'aide du nouveau brigadier. Henri Defarge a été envoyé de Paris en Dordogne pour soutenir nos mouvements.

Encore secoué par la mort violente du jeune Jean-Luc Rigaud, Raphaël avait l'esprit confus. Il s'interrogeait en vain sur la fameuse histoire à mettre au point.

— Je viens d'avoir une idée, déclara soudain Géraud. Du côté de l'école, impossible pour toi de reprendre ta place d'instituteur. Les Thibaut gèrent très bien les deux classes et ils ont prévu de garder leurs postes à la rentrée. Mais tu pourrais remplacer Dorian Chassaing à la mairie. Lafaye n'a encore engagé personne et depuis son départ, son épouse le seconde. Mais Mme Lafaye n'apprécie pas du tout cette fonction. Tu pourras te rendre utile comme secrétaire du maire, à condition que tu parviennes à justifier ton retour.

— Je ferai ce que vous me recommandez, Joseph.

— À présent, rentre au château et fais-toi discret. Ne te montre surtout pas, attends que je te contacte. Je suis navré, mais tu dois descendre ici et trouver ton chemin à travers les bois.

L'expression tragique de Raphaël s'était muée en un sourire incrédule.

— Je vous remercie, Joseph. Soyez tranquille, je me repérerai sans problème. La forêt n'a plus de secret pour

moi et je sais comment entrer dans le château sans être vu. Faites attention à vous.

Ils échangèrent une chaleureuse poignée de main, puis un dernier regard complice. Le médecin effectua une manœuvre afin de faire demi-tour, tandis que Raphaël s'élançait entre les arbres, fou de bonheur à la perspective de revoir Albane.

— J'arrive, mon ange, oui, j'arrive, disait-il tout bas.

Plus rien ne comptait, elle était l'étoile invisible qui le guidait.

Château de Séguilières, même jour, à midi

Maria mettait le couvert sur la grande table des cuisines, qu'elle avait soigneusement nettoyée avec un torchon humide, comme si Gérard Jacquet avait pu contaminer le bois.

— Quelle engeance ! Et ça me réclamait du vin, en plus, marmonna-t-elle. Qu'il ose revenir causer de la peine à mademoiselle, celui-là, je le ficherai dehors à coups de balai. Ah, vous voilà, les tourtereaux ! Alors, la récolte a été bonne ?

La domestique s'adressait à Lidy et David, qui revenaient du potager, chacun chargé d'un panier.

— Nous avons cueilli trois salades et ramassé des radis, dirent-ils en chœur, ce qui fit pouffer Maria.

— Et avez-vous des œufs ? Les poules pondent moins ces temps-ci, leur demanda-t-elle.

— Une douzaine seulement, précisa David.

— Hé, c'est déjà ça, mon garçon.

Le jeune Juif avait enfin repris des forces, après avoir frôlé la mort au début du mois d'avril, grièvement blessé par balles aux poumons. Ses cheveux noirs coupés très court, il restait d'une minceur émouvante, le teint pâle, avec au fond de ses yeux sombres, une infinie tristesse.

— Maria, je t'ai entendue à l'instant, quand tu parlais de Gérard Jacquet, avoua Lidy. Sois discrète pendant le déjeuner, Albane ne veut pas que son père soit au courant. Elle nous a tout raconté, à Mireille et moi, mais je suis de son avis, M. de Séguilières en ferait un drame, ce qui gâcherait l'ambiance du repas.

— Ne te bile pas, ma mignonne, je tiendrai ma langue. Je connais Monsieur par cœur. S'il se met en colère, il va crier et gesticuler… Mademoiselle en souffrirait, il lui faut du calme.

— Et toi, David, tu sais ce qui s'est passé ? s'inquiéta Maria.

— Lidy m'a expliqué rapidement la situation, mais au fond, cela ne me concerne pas, donc je ne dirai rien.

— Tu es un brave petit gars, s'attendrit la domestique.

Depuis qu'elle l'avait soigné et veillé des heures, elle vouait à David un attachement maternel.

— Il y a aussi Odile et son mari, nota Lidy. Ils sont dans leur chambre, je monte les avertir. M. Goetz a vu Jacquet sortir des cuisines. Il pourrait en parler à table.

— D'accord, dépêche-toi, ma mignonne.

De nouveau allongée sur la méridienne du salon, Albane ressassait des souvenirs. Les paupières closes, elle semblait endormie, aussi Mireille avait soin de ne faire aucun bruit. Le chien-loup, couché sur le tapis, la tête sur ses pattes avant, paraissait guetter la respiration de sa maîtresse, car il agitait souvent ses oreilles bien droites.

— Je ne dormais pas, Mireille, déclara soudain la jeune femme en ouvrant les yeux. J'étais perdue dans mes pensées.

— C'est dommage, je me disais que vous vous reposiez… Je suis sûre que vous songiez à cette enfant, Louisette.

— Vous avez raison. L'unique fois où je l'ai vue, c'était chez sa grand-mère, en septembre 1939. J'avais fait un malaise, étant enceinte, et elle s'était faufilée à mon chevet. Je lui avais parlé du château, de ses tours, des écuries

et de mon cheval. Tout de suite elle m'avait demandé si je l'inviterais un jour. Un rêve de fillette, malmenée par sa mère et dont le père venait de mourir.

— Je m'en souviens, Albane, vous vous étiez confiée à moi à votre retour de Périgueux, murmura Mireille.

— Vraiment ?

— Je vous l'assure…

— Il faut croire que j'oublie certaines choses !

— Ce n'est guère surprenant après tout ce que vous avez enduré. Je vous en prie, ne vous tracassez pas pour Louisette. Sa tante ne mettra pas sa menace à exécution, elle n'osera jamais l'abandonner. Elle et son mari ont tenté leur chance, sans doute en comptant sur votre grand cœur et votre belle âme.

— Mireille, vous exagérez, c'est gênant, protesta Albane. J'ai déjà éprouvé de la haine et même des pulsions meurtrières.

— Seulement envers Maubert Guérin, ma chère petite, ce qui me paraît normal. Vous refusez d'en parler, pourtant cela vous ferait du bien. Ce monstre vous a torturée.

— C'est plus fort que moi, je ne peux pas encore relater ce que j'ai vécu. J'ignore quand je serai prête à le faire. Allons déjeuner, Mireille, je suis affamée.

— Bien sûr ! Ne m'en veuillez pas, je voulais vous aider.

— Je le sais, admit Albane en se levant. Déjà votre présence et votre sollicitude me réconfortent chaque jour qui passe. Ah, j'aperçois papa et Pierre dans le hall, ils nous font signe. Ne les faisons pas attendre.

Amédée de Séguilières prit aussitôt le bras de sa fille pour la conduire jusqu'aux cuisines, tandis que son épouse tenait la main de Pierre. Le petit garçon aurait quatre ans en juillet, et il était grand pour son âge. Brun aux yeux gris-vert comme sa défunte mère, il continuait à étonner son entourage par sa précocité et sa vive intelligence.

— Père et moi avons joué aux échecs, au retour de notre promenade, annonça-t-il de sa voix flûtée.

— As-tu gagné ? s'enquit Albane.

— Non, mais père m'a dit que je faisais des progrès.

Cinq minutes plus tard, tout le monde était à table, sous la surveillance de Maria.

— Commencez par les radis et la salade, conseilla-t-elle d'un ton autoritaire. Je ferai l'omelette quand vous aurez fini les hors-d'œuvre.

Un foulard sur la tête, les joues rouges, la domestique coupa en tranches fines le pain qu'elle avait cuit à l'aube.

— Le sac de farine que nous a fourni le docteur Géraud est pratiquement vide, Monsieur, indiqua-t-elle au châtelain.

— Je descendrai dans les caves cet après-midi, Maria. Il nous reste de la farine de seigle, bien empaquetée et à l'abri d'une boîte en fer, répondit celui-ci. Ne t'inquiète pas, j'ai foi en la divine providence.

— Excusez-moi, Monsieur, jusqu'à maintenant, c'est surtout ce bon docteur, notre providence, répliqua-t-elle.

— J'en ai conscience, cependant nous avons enduré trois ans et neuf mois de guerre sans trop souffrir de la faim. Ce matin, je me suis amusé à imaginer que nous étions tous sur un bateau en pleine tempête, et qu'il suffisait d'atteindre un port pour être sauvé. Ce port, ce serait la fin des conflits, la libération de notre chère patrie, la France !

— Mon cher papa, vous êtes fidèle à vous-même, commenta Albane qui lui souriait. Fantasque, extravagant, et surtout rêveur !

— Ces trois qualificatifs me plaisent, ma fille ! Eh bien, à présent goûtons ces superbes radis. Monsieur Goetz, à vous l'honneur, c'est vous qui les avez semés.

L'Alsacien acquiesça d'une mimique distraite, mais sans se servir.

— Je laisse ma part pour les enfants. Félicia et Lucas seront contents d'en avoir au dîner. Et Pierre va se régaler.

— Chéri, prends-en au moins un, lui dit Odile.

— Non, je n'ai pas faim, ce midi.

Elle étudia son mari d'un air soucieux, sachant ce qui le rendait aussi morose.

— Étienne, dis la vérité au lieu de faire grise mine !

— Auriez-vous des ennuis ? s'inquiéta le châtelain.

— Le chantier de l'abbaye s'arrête pour un temps, ordre du colonel Römer. Des soldats sont venus vendredi soir et ils nous ont ordonné de quitter les lieux, sous la menace de leurs fusils. Ensuite ils ont fouillé la grotte du Jugement Dernier, ce véritable chef-d'œuvre sculpté dans la roche. Selon leur lieutenant, le lieu pourrait abriter des Juifs ou des résistants. Ce sera surveillé désormais.

— Misère, les fritz sont partout, et ils se croient tout permis, soupira Maria.

— Vous dites vrai, ils ont molesté le contremaître quand il a voulu récupérer ses outils, ajouta Goetz. Je gagnais peu, mais j'étais fier de travailler. Alors je vous ai menti hier soir au dîner, monsieur de Séguilières. Je devais inventer un prétexte, puisque je restais au château aujourd'hui.

— Cela m'intriguait aussi, ce jour de congé, répondit Amédée. Mon pauvre ami, il y a suffisamment d'ouvrage ici. Tant qu'il n'y a pas de nouvelle bouche à nourrir, nous tiendrons le cap, comme en bateau !

— Papa, ne plaisantez pas, lui reprocha Albane.

— Mais je suis sérieux et je vais être plus précis. Ma fille, ne t'avise pas de céder au chantage de cet affreux bonhomme, Gérard Jacquet ! Jamais je n'accueillerai sous mon toit l'enfant de Louis Molinier, qui t'a honteusement trahie et bafouée, ce que nous savons tous ici.

Prise au dépourvu, Albane demeura muette quelques instants, en dévisageant son père d'un air affolé.

— Qui vous l'a dit ? interrogea-t-elle ensuite d'une voix tendue. Je n'avais aucune envie d'aborder ce sujet et…

— Et la loi du silence était de mise, décréta-t-il. N'aie pas peur, je garderai mon calme, afin de te ménager. Le

docteur Géraud me l'a dit et redit, dans ton état il faut t'éviter les émotions fortes. Sois tranquille, personne ne m'a averti de la visite de ce triste individu. Je l'ai rencontré ce matin, lorsqu'il descendait l'allée en ronchonnant. Avec Pierre, nous nous reposions de notre longue promenade, assis sous le plus grand de nos cèdres. Orage a grogné et j'ai aperçu Jacquet, que j'ai tout de suite reconnu. Il était furieux d'avoir été mis dehors et il m'a expliqué d'un ton hargneux le but de sa venue chez nous. Si j'avais été seul, j'aurais giflé ce malotru.

— Père, c'est quoi un malotru ? s'intéressa Pierre.

— Amédée, n'employez pas de tels mots devant lui, il le répétera sans cesse, c'est une de ses manies, vous le savez, se plaignit Mireille.

— Mon cher petit Pierre, ce mot que tu ignorais désigne une personne aux manières grossières, qui manque d'éducation, expliqua le châtelain.

— Malotru, malotru, chantonna tout bas l'enfant.

Lidy éclata de rire, amusée par son expression triomphante tandis qu'il fredonnait. Maria s'esclaffa aussi, tout en veillant à la bonne cuisson de l'omelette.

— Je suis désolée, papa, soupira Albane. J'espère que Gérard Jacquet s'est montré correct avec vous…

— Plus ou moins, ma fille bien-aimée. Ceci dit, ses insultes ne m'ont pas atteint outre mesure. Elles étaient banales, du « vieil aristo » au « vieux fou », sans oublier « espèce de polichinelle ».

— Seigneur, quel sale personnage ! s'indigna Mireille.

— Oui, hypocrite et égoïste. Avec sa femme Denise, ils sont bien assortis, se désola Albane. Papa, comment avez-vous pu croire une seconde que j'accueillerai Louisette au château ?

— Peut-être ai-je craint cette éventualité, car tu es une chrétienne exemplaire. Tu pratiques le pardon des offenses et tu es sensible à la détresse des innocentes victimes du destin.

— Quand même, il y a des limites à la charité, trancha Maria.

Très digne, elle déposa alors au milieu de la table le plat où luisait une superbe omelette, agrémentée de persillade. Un silence respectueux s'imposa, rompu brusquement par les aboiements du berger allemand.

— Qu'est-ce que tu as, Orage ? Sois sage, ordonna Albane.

— Pardi, votre chien a le ventre creux, il réclame sa part, se moqua Maria.

Mais l'animal s'élança vers la porte-fenêtre restée ouverte et il traversa l'arrière-cour en souples foulées. Malgré les appels de la jeune femme, il disparut de son champ de vision.

— Mange tranquille, ma fille, recommanda Amédée. Orage reviendra vite, il a dû sentir une bête sortie des bois, une fouine, une martre ou un renard.

— Sans doute, papa…